

# **l'école de l'Orangerie**

## **la maternelle et la grande école**

### **Ducoin-Cormary**

Chacun ou chacune a gardé de sa prime jeunesse un souvenir ému.

L'expression «prendre le chemin de l'école» a toujours été synonyme de savoir, d'apprendre et de comprendre.

Peu d'entre nous auront oublié le nom de leur premier instituteur, de leur première institutrice ou mieux de leur premier «maître» ou de leur première «maîtresse».

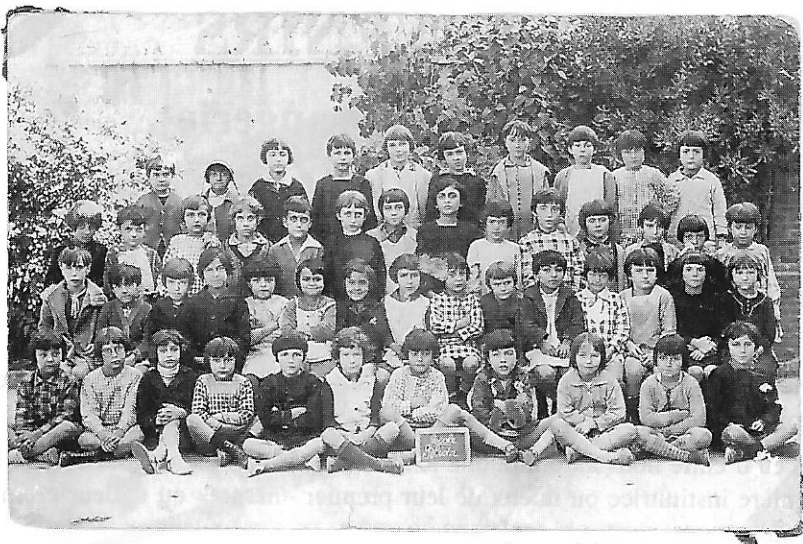
Pour ma part et j'espère bien que d'autres le feront pour l'école qu'ils fréquentaient je vais essayer de me remémorer la rentrée de ce premier octobre 1926 qui fut ma première rentrée.

Je revois s'ouvrir et se refermer sur tout ce petit monde le portail de l'école maternelle de la rue Victor Panier.

Des pleurs, des grincements de dents, des hurlements frisant la désespérance faisaient qu'à chaque rentrée on assistait plus ou moins à un même déchirement de la part des parents et des enfants. Les premiers semblaient se culpabiliser, quand aux seconds ils se croyaient sans aucun doute victimes



*École de l'Orangerie - Ducoin - Cormary*



d'une quelconque machination. Dans tous les cas ils se devaient de franchir le pas une fois pour toutes afin de se faire une idée de ce que serait leur vie d'écoliers.

Isabelle, c'était le prénom de l'employée préposée aux plus ingrates corvées accusait malgré son dévouement un visage fermé. Sa peau était aussi grise que son éternelle blouse laquelle était aussi grise que le portail qui venait de se refermer et qui présentait un obstacle de taille entre la cour de l'école et la rue.

Je me souviens avec précision des premiers visages aperçus, des premiers camarades rencontrés ce jour là.

Entre deux gros sanglots je fis la connaissance de Fernand Serra... que je trouvais beau, de Robert Bailly... que je trouvais drôle. Tous deux me consolèrent du mieux qu'ils purent.

La direction de cet établissement était assurée par Madame Delasary. A ses côtés se trouvaient Mademoiselle Barbot, Mesdames Clotard et Tillet. C'est dans la classe de cette dernière que je fus dirigée avec bon nombre de mes camarades.

Très vite j'appréciai la discipline, l'ordre et la rigueur avec lesquels Madame Tillet évoluait dans sa classe. Sa douce autorité veillait sur les travaux manuels qu'elle nous faisait exécuter : étamines, dessins, découpages qui nous occupaient très sérieusement. La récréation nous donnait l'occasion de nous défouler. Suivant les saisons nous pratiquions les jeux de cache-cache, la marelle ou la corde, les rondes accompagnées de chansons enfantines avaient souvent nos préférences

La cour débordait de rires et de cris qui semblaient venir d'une grande volière remplie de chants d'oiseaux. Pendant ce temps ces dames allaient et

venaient de long en large tout en nous surveillant bien entendu.

L'année scolaire entrecoupée des vacances de la Toussaint, de Noël, de Pâques passa très vite. Les grandes vacances arrivèrent sans qu'on s'en aperçoive. J'en passais une partie chez ma marraine à Belcourt en Alger. Là, j'avais le privilège de profiter de la mer, du jardin d'essais et de la ville qui suivant l'heure me paraissait sortir d'un décor des milles et une nuits avec le port tout illuminé.

J'avais cependant hâte au bout d'un certain temps de revenir à Blida, de revoir mes parents et surtout, oui surtout, de reprendre le rythme scolaire qui me tenait à coeur.

A la seconde rentrée nous devions mes camarades et moi-même être accueillis par Mademoiselle Barbot. Elle était brune, elle était grande, elle était souriante, elle était amusante, enfin nous lui trouvions toutes les qualités, de plus, elle nous initia aux premiers exercices, aux rudiments de l'alphabet, des chiffres, ce qui avait à nos yeux une très grande importance, c'était pour nos cinq ans une véritable découverte.

Lorsque nous arrivions dans la "grande école" nous savions déjà compter, lire presque couramment. Madame Catoni maîtrisait la sixième classe, une classe de soixante élèves. Son premier souci était de nous tester en nous faisant justement lire les unes après les autres.

Quand arriva mon tour, elle fit appeler, après m'avoir entendue, Madame Deluc la directrice, me pria de relire mon texte et l'une et l'autre me félicitèrent. C'est alors que je ressentis ma première émotion d'écolière. Je tins toute l'année la troisième place de la classe. C'est ainsi que je passais haut la main en cinquième dans la classe de Madame Carloti qui remplaçait cette année là, Madame Domestrale née Jahier. Madame Carloti préférençiait certaines élèves. Elle était injuste à mes yeux d'enfant, injuste et parfois sévère car elle nous "tapait" sur les doigts avec la règle de bois. Je lui dois d'être restée longtemps à sécher devant une division. Elle me faisait perdre tous mes moyens. J'ai d'ailleurs redoublé la classe avant d'arriver chez Madame Clotard qui au contraire de la précédente sut gagner ma confiance, et me redonner un bon départ.

Madame Clotard suivit ses élèves en troisième classe au moment où la chère Madame Botella prit sa retraite. C'est au cours du mois d'octobre 1932 que, maman venant de mourir, j'aperçus sur le parvis de l'école Madame Clotard. Après un regard circulaire, elle me fit signe d'avancer, me dirigea vers la classe, me retins contre elle, m'embrassa en me disant quelques mots affectueux. Je ne devais jamais oublier son geste.

Quelques années plus tard je revis Monsieur et Madame Clotard à Maison-Carrée, ils se promenaient et passaient justement devant notre villa. J'allais à leur devant. Ils m'apprirent que leur fils s'était établi aux Etats-Unis et que de ce fait ils se sentaient bien seuls. Au cours de la conversation Madame Clotard ne put s'empêcher de faire référence au passé et me dit :

“vous vous souvenez Lucienne comme j’étais juste”. Ce qui m’amena à penser qu’elle avait bien perçu les sentiments de l’élève que j’étais alors.

En seconde nous avions “un phénomène en la personne de Mademoiselle Salles, une “vieille fille” comme on disait alors. Mademoiselle Salles, d’une vive intelligence et d’une forte personnalité, remarquablement douée pour l’enseignement, aimait son métier par dessus-tout. De plus, elle avait dans son répertoire un grand choix de chansons et de poèmes, ce qui me ravissait. Nous chantions le matin en arrivant, le soir avant de quitter l’école. Toutes les saisons étaient interprétées depuis l’automne et le printemps en passant par les chants de Noël. Nous vivions avec notre maîtresse des moments exceptionnels. J’aimais la façon qu’elle avait de nous amuser. J’aimais ses réparties quand elle nous disait ô combien malicieusement : “Vas-y bassin” en appuyant bien entendu sur la fin de son propos et ce, quand nous lui demandions de sortir de la classe pour un besoin plus ou moins pressant, ce qui déclenchait un fou rire quasi général.

Madame Deluc, je l’ai dit plus haut était la directrice.

C’est une femme joviale, souriante, bien dans sa peau comme on dirait aujourd’hui. Elle avait un visage rond et tout poudré qui était auréolé d’une chevelure frisottante, permanentée, ce qui était pour l’époque un signe de coquetterie peu courant. Sa silhouette quoique bien en chair était élégante, (jambes bien faites et talons hauts).

J’aimais Madame Deluc. Il y avait entre nous une vieille complicité qui datait sans aucun doute du temps où elle m’avait entendu lire. Elle me choisissait souvent quand il s’agissait de remplacer une maîtresse momentanément absente. J’étais fière et heureuse à la fois de la confiance qu’elle me témoignait aussi, ne voulant pas la décevoir, je prenais mon rôle très au sérieux.

Après ce tour d’horizon, certaines d’entre-nous se reconnaîtront. Elles reconnaîtront aussi ces femmes remarquables qu’étaient, tant par leur savoir que dans leur comportement, ces institutrices. Des femmes qui menaient en même temps avec enthousiasme et leur vie familiale et leur vie professionnelle. Je me souviens avec précision des milles détails qui les rendaient encore plus attrayantes à mes yeux : leurs blouses de satinette qui rimait avec “nette”, l’estrade sur laquelle elles évoluaient, le bureau qui supportait les cahiers de compositions, les carnets de correspondances qui nous coupaient le souffle parce qu’ils contenaient leurs appréciations, leurs anotations toujours suivies de leur signature.

Je me souviens du tableau noir que l’on recouvrait de craie de toutes les couleurs, des images, des bons points, des bulletins de satisfaction ou d’honneur selon le cas. Je me souviens de la petite armoire qui renfermait des tré-

sors de livres à lire, livres que l'on nous confiait chaque mois et que l'on rendait bien entendu après les avoir lus. Je me souviens des séances de gymnastique sous le préau de l'école, des Noël des écoles primaires qui se mettaient au diapason de la nativité. La fête se déroulait à l'E.P.S. Les dames de la bonne société en assuraient l'accueil et la distribution de friandises. J'en profitais pour embrasser la cousine Rosine, Madame Nadal, qui portait avec distinction lorgnon en or, bijoux, toilettes et chapeau et qui "sentait bon" par dessus le marché.

Cette distribution était suivie d'un spectacle de chants et de poèmes, d'un film muet en noir et blanc avec Charlie CHAPLIN ou Harold LLOYD qui faisaient à l'époque nos délices. Tout se passait dans une excellente ambiance. Nous prenions beaucoup de plaisir, nous étions heureux de peu et ce peu nous paraissait beaucoup.

A la fin de l'année scolaire se déroulait la fête des écoles, véritable entreprise qui mobilisait une grande partie des enseignants.

Mademoiselle TURC excellait dans l'art de la chorégraphie. C'est ainsi qu'après avoir vu défiler les provinces françaises, on assista l'année d'après à un bal chez les papillons. Christiane CLARENS et Yvette GESQUIER représentaient les éléments essentiels de ce ballet, le roi et la reine qui recevaient tout un monde d'insectes et de fleurs, des églantines en l'occurrence qui chantaient en dansant :

"Papillonne ma bien aimée  
Aux fines ailes de blancheur  
Vous serez de cette soirée  
L'ornement la grâce et la fleur"...

C'était aussi l'époque où nous chantions à tue-tête sans bien en interpréter le sens...

"Il est dans tout humble village  
Une belle et claire maison  
Où de beaux enfants de tous âges  
S'en viennent en toutes saisons.  
C'est là qu'ils vont apprendre à lire  
Au livre gai du doux savoir  
C'est là qu'ils vont apprendre à dire  
Faisons gaiement notre devoir...  
Fêtons tous l'école laïque

Célébrons son oeuvre de paix  
Par elle vit la République  
Par elle nous vivons Français.”

Hélas! déjà sans le savoir se préparait la terrible épreuve de la guerre qui allait garder, jalouse, bon nombre de nos camarades.

Le premier trimestre de l'année s'écoulait sans qu'on ait le temps de retenir le temps.

Pâques était un moment exceptionnel, le début de la belle saison où tout prenait de l'importance.

Après les examens, pendant la période qui précédait les grandes vacances, nous étions autorisées à rester dans la cour plus qu'à l'ordinaire. Je me remémorais alors quelques scènes théâtrales vues lorsque j'allais au spectacle avec mes parents. Je gardais, bien entendu, la direction du petit théâtre de verdure qui retenait parfois la curiosité des maîtresses qui nous faisaient l'honneur de s'y arrêter de temps à autre.

C'est sans aucun doute à cette période que je mis au monde mon premier poème intitulé "Pervenche".

Si j'aime tant les fleurs  
Gage de l'espérance  
L'une d'elle me fait horreur  
On la nomme "Pervenche"  
Prénom de jeune fille  
Etes-vous bien porté  
Lorsqu'à votre naissance  
Leur nom vous empruntez?

Souvenir tout primaire  
Mon chapeau du dimanche  
Un présent de mon père  
Saccagé par "Pervenche"

Dans son tein charbonneux  
Aucun reflet de femme  
De cette fleur si bleue



Ne devinais point l'âme  
Et si sans indulgence  
J'y repense toujours  
C'est que père par malchance  
Avait fini ses jours...

Nous sortions de chez le dentiste  
Quand pour me consoler  
Une paille d'Italie  
Il voulut m'acheter  
Avec sa maladresse  
Empreinte de bonté  
Je revois sa détresse  
Pendant qu'on m'essayait  
et comme une broussaille  
La fille avait osé  
Jeter dans une faille  
Cette chose sacrée...!

Depuis mon désespoir  
Le transforme en revanche  
J'écrase de mon pied  
Toute fleur de pervenche  
Joies ou peines d'enfant  
Dans les coeurs ne s'oublent  
Car des deux tout le temps  
En dépend notre vie.



Arrivée à un âge qui m'autorise à divulguer ces souvenirs que je croyais à jamais enfouis au creux de ma mémoire, qu'il me soit permis de vanter l'efficacité de ces enseignants qui ont tant donné d'eux-mêmes. Qu'ils aient exercé dans des écoles laïques ou des écoles privées, leur vie désintéressée fut un véritable sacerdoce... Et à l'heure où l'Education Nationale bat de l'aile il nous faudrait remettre "les jeudis à leur place"... C'est du moins ce que je préconise dans mes moments de doute, de désespoir ou de révolte.

Mais je ne voudrais en aucun cas ternir ces belles images en les rendant plus sombres qu'elles ne le sont... Comme le lierre qui résiste aux intempéries, il nous faut coûte que coûte nous accrocher à notre passé... un passé si proche et si lointain à la fois qu'il reste invulnérable dans nos rêves et dans nos mémoires...Un passé qui garde le secret de notre identité, de ces races mêlées, de ce sang versé au nom d'un bel idéal, d'un idéal qui a pour nom ...LIBERTE !

Lucienne Grâce GEORGES-GUITER née FARRUGIA